

*Condamné à lire pour autrui, un homme se retrouve manipulé,
roman du Mexicain Fabio Morabito.*

Par Philippe Lançon, *Libération*

Le naturaliste Alexander von Humboldt a baptisé Cuernavaca, au Mexique, la «Ville de l'Éternel Printemps» : il fait toujours beau et relativement chaud. Son nom indien signifie «le lieu près des arbres». C'est là-bas que se déroule Au-dessous du volcan de Malcolm Lowry ; là-bas qu'ont vécu le philosophe Ivan Illich, le shah d'Iran en exil ; là-bas que sont morts le jazzman Charlie Mingus, l'écrivain Manuel Puig et la chanteuse Chavela Vargas. De ces morts illustres, il n'est pas question dans le Lecteur à domicile. Eduardo, le narrateur installé dans un café où il mange des bisquets, des pancakes mexicains, la moitié du temps aplatis au lieu d'être gonflés, voit l'espace autrement : «Nous n'étions pas dans un monde meilleur, mais dans la Ville de l'Éternel Printemps, une ville qui n'avait pas d'âme, mais des piscines, comme aimait le répéter mon père.»

Cette phrase, «une ville qui n'a pas d'âme, mais des piscines», Eduardo ne cesse de la répéter sans savoir d'où son père la tient. Celui-ci était propriétaire d'un magasin de meubles. Le magasin a été repris par son fils, qui est racketté par un homme qu'il connaît, on est au Mexique. Le père a maintenant perdu la boule. Il mélange les époques, ne reconnaît Eduardo que par intermittences, oublie à peu près tout sauf un poème d'Isabel Fraire (1934-2015). Ce poème, plus encore que la phrase précédemment citée, est la graine de l'histoire : tout acte romanesque véritable prend sa source dans la poésie, même s'il la dilue dans autre chose. Le poème commence ainsi : «Ta peau, drap de sable et drap d'eau tourbillonnante. Ta peau, aux scintillements de mandoline trouble. Ta peau, où ma peau s'installe comme chez elle et allume une lampe muette.» Eduardo a trouvé chez un libraire d'occasion, qui aura son importance, un recueil de la poétesse dédié à une femme qu'il voudrait identifier, comme si la dédicataire donnait la clé d'une énigme

probablement criminelle, puisqu'on sent qu'il y aura des morts. C'est le seul texte qu'il parvienne à ressentir et à comprendre lorsqu'il le lit.

Or, Eduardo lit beaucoup. Pour une raison qu'on ignore jusqu'au bout, apparemment un accident dont il est responsable, il a été condamné à un travail d'intérêt général : lire chez toutes sortes de gens. Et, comme lui dit Margo la paralytique, «hé bien, Eduardo, vous êtes vraiment un cas. Quand vous lisez à voix haute, vous ne comprenez pas ce que vous lisez, et, quand vous voyez un titre, vous le sautez». Il lui lit la Cousine Rachel, de Daphné du Maurier, sans comprendre une ligne de ce qu'il lit. Eduardo la regarde : « Elle arrangea le bord de sa jupe. Même s'il est difficile d'évaluer la taille d'une femme que l'on a vue dans un fauteuil roulant, elle était grande, manifestement. Je lui demandai pourquoi une personne cultivée comme elle, qui lisait toute seule, s'était inscrite au programme de lectures à domicile. » Elle répond : « Eduardo, on voit que vous êtes jeune. Parce que je m'ennuie et que personne ne vient me voir, c'est aussi simple que ça. Et puis vous avez une belle voix virile, même si vous ne comprenez rien à ce que vous lisez. » C'est le début d'une histoire d'amour, naturellement impossible.

Eduardo doit rendre des comptes au père Clark, un étrange curé qu'il croise au café en compagnie d'une femme, et l'équivalent d'un officier de probation. Les comptes ne sont pas bons : Eduardo a des problèmes avec ceux qui l'accueillent, l'écoutent ou font semblant. Deux frères dont l'un est débile et muet, l'autre jouant au ventriloque avec lui pour mieux se moquer du piètre lecteur qu'il est. Une famille dont les trois enfants semblent sourds, et à qui il lit l'Île mystérieuse, de Jules Verne. Les enfants lisent sur les lèvres, c'est du moins ce que croit Eduardo. Un colonel en retraite, à qui il lit le Désert des Tartares, de Dino Buzzati, et qui s'endort au bout de quelques pages : « Le livre avançait aussi lentement que lui et je doutais sérieusement qu'il se souvienne du peu qu'il avait entendu la séance précédente. Quand il fermait les yeux, je continuais à lire pendant un moment, puis je refermais le livre et l'imitais, m'accordant un petit somme. Il aurait été facile de lui voler quelque chose », ce qu'il finira par faire. Inconscient de ce qu'il

lit, Eduardo est manipulé par ceux qui l'écoutent, comme un livre l'est par ceux qui le lisent. C'est un imbécile sensible ; peut-être un écrivain. Les vies des uns et des autres se mêlent autour de ses lectures aveugles, sourdes, parfois muettes. Aussi manquées ou étranges soient-elles, elles révèlent des problèmes de communication presque magiques. Le récit, bien construit, d'un chagrin joyeux et joyeusement fantaisiste, ne les résout pas tous ; la poésie, si.

Philippe Lançon